

son voile, quand elle sort pour aller au temple. Le voile thébain, tel que Dicearque le décrit, ne laissant voir que les yeux, et cachant tout le reste du visage¹, est un voile turc, et l'on a retrouvé, à Égine, une figure en terre cuite, de grandeur naturelle, représentant une femme dont la bouche et l'extrémité du nez sont voilées², exactement comme s'il s'agissait d'une dame de Constantinople.

La clôture des femmes n'existait pas chez les Grecs ; mais, quoi qu'on en ait pu dire, elle n'existe pas non plus en Turquie : les femmes de Constantinople sortent perpétuellement, les rues sont pleines de femmes, et surtout les bazars. Ce qui caractérise les mœurs orientales, c'est que jamais les hommes ne sont admis à pénétrer dans l'appartement intérieur, où vivent ensemble la mère, les sœurs, l'épouse³ du maître de la maison et ses enfants. Or, il en était de même, à peu de chose près, des femmes grecques dans l'antiquité, et les hommes n'étaient pas plus admis dans les gynécées qu'ils ne le sont dans les harems. On ne voit pas que les prétendants, malgré leur audace, entrent jamais dans l'appartement où Pénélope vit retirée, filant la laine, ou brodant la toile au milieu de ses esclaves. D'autre part, les désordres reprochés au gynécée par les poètes grecs sont ceux dont on accuse le harem. Aristophane et Athénée reviennent à plusieurs reprises sur le goût des femmes grecques pour le vin ; il paraît

¹ Édition Manzi, p. 36.

² *Expédition de Morée*, t. III, pl. XLIII, fig. 2.

³ On a beaucoup exagéré la polygamie orientale ; elle diminue chaque jour ; et l'on m'a assuré à Constantinople que, lorsqu'un homme a deux femmes, il les établit chacune dans une maison différente. Les frais de ces doubles ménages doivent les rendre assez rares.

que ce goût est partagé par les femmes turques : honneux passe-temps de la solitude, auquel entraîne la privation des plaisirs plus délicats de la société. Il faut attribuer aux mêmes causes les conversations grossièrement licencieuses des dames turques entre elles, même de celles qui appartiennent à la classe la plus élevée. Simonide parle aussi de ces réunions où les femmes grecques tenaient des discours pleins d'Aphrodite. L'honnête familiarité des deux sexes que repoussaient les préjugés de l'antiquité, et que réprouvent encore aujourd'hui les mœurs de l'Orient comme indécente et criminelle, est aussi nécessaire à la moralité des entretiens qu'à leur agrément.

Rien ne saurait donner une idée des licences de l'ancienne comédie grecque, mieux que les bouffonneries déhontées des ombres chinoises de Smyrne et de Constantinople. L'accoutrement impudique des satyres qui figuraient dans les drames grotesques auxquels ils avaient donné leur nom a été fidèlement conservé par un personnage scandaleusement burlesque, nommé Karageuz, favori de la populace turque, qui se permet devant elle certaines gaietés dont les analogues ne peuvent se trouver que chez Aristophane, et qui font comprendre l'origine qu'Aristote donne à la comédie⁴.

L'usage de recevoir des cadeaux sans qu'il en résulte aucun sentiment d'humiliation pour celui qui reçoit est encore un trait de ressemblance qu'offrent les mœurs antiques avec les mœurs actuelles de la Grèce et de l'Orient. Ulysse se fait faire des présents toutes les fois

⁴ *Poétique* d'Aristote, chap. IV.

qu'il en trouve l'occasion, et Achille parle avec complaisance des beaux dons qu'il a reçus de Priam.

Il n'est pas jusqu'à des usages religieux ou superstitieux que les sectateurs de l'islamisme, malgré leur horreur de toute idolâtrie, semblent avoir empruntés au paganisme¹. Un voyageur a vu avec étonnement des femmes turques offrir des aliments et des parfums aux Parques dans une grotte près de l'Ilissus, et il a remarqué l'analogie de la danse des derviches tourneurs avec la danse des corybantes, telle que l'a décrite Apulée; mais ici, je pense, avec M. Lenormant, qu'il faut remonter plus haut, et voir dans les contorsions des derviches un reste de danses furieuses que d'anciens peuples de l'Asie avaient enseignées aux corybantes.

Je l'ai déjà dit, plusieurs de ces usages qu'on trouve chez les Turcs actuels et chez les anciens Grecs ne sont point dérivés les uns des autres, mais appartiennent également aux habitudes générales de l'Orient. Ainsi, Nestor, Achille, Hector, Priam, font des ablutions avant la prière comme le plus dévot musulman. D'autre part, l'esclavage sous des tyrans orientaux avait forcé les Grecs d'adopter certains usages de l'Orient. En approchant du pacha, il fallait se prosterner et baiser la terre, selon l'ancienne coutume orientale dont parle Oreste dans Euripide. Ces usages disparaissent chaque jour; ils ont cessé d'être grecs, ou plutôt ils ne l'ont

¹ Les tombeaux turcs sont pareils aux anciens tombeaux grecs; la pierre verticale au sommet de laquelle on sculpte un turban est la stèle dont parle Homère: « Ses frères et ses amis l'honoreront par un tombeau et une stèle, honneur qu'on accorde aux morts. » (*Iliade*, XVI, 457.)

jamais été. Les Grecs, redevenus libres, les ont bannis comme ils ont banni les mots turcs qui s'étaient glissés dans leur idiome à la faveur de la servitude. Ces mots ont disparu de la langue le lendemain du jour où les Turcs ont disparu du territoire.

Le langage est ce qu'il y a en Grèce de plus antique. C'est un grand charme pour celui qui a voué un culte à l'antiquité grecque d'entendre parler grec autour de lui, de reconnaître dans les conversations d'un guide ou d'un marinier tel mot qu'il n'avait jusque-là rencontré que dans Homère. Il semble alors qu'on est réellement transporté dans la Grèce antique; on est tenté de dire aux passants, comme Philoctète à ses compatriotes retrouvés dans Lemnos: « Je veux vous entendre, » et de s'écrier comme lui: « O langage bien-aimé! » Mais, pour se livrer à ce transport, il faudrait, dira-t-on, que ce langage fût celui des anciens Hellènes, et non pas un dérivé imparfait que défigure une prononciation bizarre. A cela on peut répondre: Qu'il n'y a pas de raison pour que les descendants de Périclès adoptent le système qu'un savant hollandais a imaginé au xvi^e siècle. Du reste, la question est délicate et ne saurait être traitée ici. Qu'il suffise d'affirmer que plusieurs règles de prononciation, adoptées par les Grecs modernes, remontent à la plus haute antiquité, et que l'on trouve déjà dans le i^{er} siècle de notre ère des exemples de l'iotacisme, c'est-à-dire de *é*, *ei*, *oi*, prononcés *i*, bien que l'iotacisme ne paraisse avoir été définitivement et complètement constitué qu'au x^e ou xi^e siècle.

L'iotacisme, d'ailleurs, n'est pas toute la prononcia-

tion grecque. Sous d'autres rapports, la prononciation du grec moderne est certainement conforme à la prononciation antique là où la nôtre ne peut se flatter d'avoir cet avantage. Les Grecs ont fidèlement conservé à l'accent sa place véritable dans des mots où nous reproduisons les déplacements introduits dans l'accentuation grecque par la prononciation latine¹. En somme, il y a profit à suivre une prononciation vivante, bien que les siècles aient pu altérer le type antique d'où elle provient. Cette méthode sera toujours préférable à un système purement arbitraire, et l'on sera toujours plus près d'Homère et de Sophocle en prononçant le grec comme un mendiant d'Athènes qu'en le prononçant comme un helléniste de Rotterdam².

Dans le langage populaire de certaines parties de la Grèce, on retrouve quelques vestiges des dialectes qui y furent parlés autrefois. En général, les anciens dialectes grecs ont péri par suite de conquête, qui les a éteints avec la vie locale des pays subjugués. Cependant ils n'ont pas disparu entièrement; on reconnaît à des traces assez nombreuses le dialecte éolien dans la Béotie

¹ Leake, *Researches*, p. 205-220.

² Le grec moderne n'est pas un idiome qui diffère du grec ancien, comme l'italien ou le français du latin. Le grec moderne est seulement du grec fort altéré; le sens de plusieurs mots a changé, un certain nombre d'expressions ont péri; la grammaire s'est appauvrie; elle a perdu plusieurs de ses formes. Deux surtout sont regrettables: l'infinitif que remplace aujourd'hui le subjonctif précédé de la conjonction *que*; exemple: *je veux que j'aime*, pour *je veux aimer*; et le datif, auquel on substitue l'accusatif précédé d'une préposition qui correspond à la préposition *à* en français. Telles sont les principales différences entre le grec ancien et le grec moderne. Malgré ces différences, le fond de la langue est encore le même, et peut éclairer l'étude du langage ancien de plusieurs manières.

et la Phocée, et dans un canton montagneux du Péloponèse. La Tzaconie, le dialecte dorien s'est merveilleusement conservé. Un certain nombre de mots grecs oubliés avec le temps ont été remplacés dans l'usage par une autre expression: ainsi, *trecho*, courir, se dit seul, au lieu de *dramo*; au lieu d'*artos*, pain, *psômi*. Eh bien! il arrive que le vieux mot grec oublié se retrouve dans un coin de la Grèce; par exemple, *dramo* dans les villages du Parnasse. Pour *artos*, son histoire est plus singulière; après avoir complètement disparu de la langue grecque moderne, il ne se trouve plus que dans le patois des environs de Marseille, où *pain* se dit *arton*, mot qui a encore été entendu en 1830, et qui certainement ainsi que quelques autres mots grecs égarés dans les patois provençaux, remonte à l'arrivée des Phocéens sur les rives de la Gaule. En Grèce, quelquefois le mot antique a subsisté, mais avec un sens plus ou moins modifié. Il est curieux de se rendre compte des causes de cette modification, et de voir pour ainsi dire le grec ancien s'avancer vers le grec moderne. Le mot *psari*, qui s'emploie exclusivement pour *poisson*, est dérivé d'*opsarion*, qui, dans le grec ancien, signifiait bonne chère, bon morceau, parce que chez les anciens le poisson fut toujours regardé comme l'aliment le plus délicat, le plus recherché, témoin les murènes, de barbare mémoire, et le turbot de Domitien. Ou bien un usage antique rend raison de l'emploi d'un mot employé dans le langage moderne; le vin s'appelle aujourd'hui *krasi*, c'est-à-dire boisson *mêlée*, en raison de l'usage où étaient les Grecs de mêler au vin du

¹ Ulrichs, *Reisen und Forschungen*, p. 128.

miel et divers ingrédients. Voici un autre exemple du sens actuel d'un mot expliqué par une particularité de la vie antique, dont le souvenir a péri, mais qui a laissé une trace dans le langage parlé de nos jours : *tragoudin* voudrait-il dire aujourd'hui *chanter*, si la tragédie n'avait pas été chantée?

Très-souvent le mot antique s'est conservé sous la forme du *diminutif*¹.

Parfois même une expression usitée dans la langue grecque moderne ne se trouve à aucune époque dans le grec ancien, et cependant porte la marque d'une parenté évidente avec des mots qui firent de tout temps partie de la langue antique. Ainsi l'eau, en grec moderne, s'appelle *nero*, ce qui ne ressemble nullement au nom de l'eau en grec ancien, *hudôr*; mais *nero* rappelle *Nereus* et les *Néréides*, qui sont des divinités aquatiques. La racine de leur nom semble avoir péri à une époque très-reculée dans l'ancienne langue, et, chose singulière, avoir subsisté jusqu'à nos jours dans *nero*, nom de l'eau en grec moderne².

Ces faits, quelque singuliers qu'ils soient, peuvent se comprendre à l'aide de faits analogues et s'expliquer par la nature des choses. Le langage que parle le peuple change beaucoup moins que le langage écrit par les

¹ Ce qui est arrivé pour le grec a eu lieu également dans le passage du latin aux langues qui en proviennent, et particulièrement au français. *Oreille* vient d'*auricula*; *oiseau* (ancien français, *oysel*) d'*avicellus*, mots à forme diminutive qui, dans la basse latinité, paraissent avoir été d'un usage plus fréquent que le simple *auris*, *avis*.

² Ce qui achève de rendre vraisemblable l'existence d'un radical grec de *Nereus*, *Néréides*, perdu dès le temps d'Homère, et qui paraît dans *nero*, c'est que le mot sanscrit *nara* veut dire *eau*.

savants ou les poètes. Telle signification anciennement perdue, tel mot même sorti de la langue littéraire depuis des siècles, peuvent avoir subsisté longtemps après dans l'usage populaire; et comme le grec aujourd'hui parlé est né de cet usage, il a pu conserver et recueillir les sens et les mots négligés ou rejetés par les auteurs. Il en a été ainsi partout, partout le langage vulgaire a conservé des éléments très-anciens qui ont disparu dans le langage cultivé. Le patois que parlent les paysans normands et picards est beaucoup plus semblable au français de Ville-Hardouin ou de Joinville que le français de l'Académie; bien des mots que la langue française a exclus en se polissant sont restés dans les dialectes provinciaux. Il serait curieux de chercher si, dans les cantons écartés de la Grèce, on ne trouverait pas des formes très-anciennes du langage grec; on pourrait presque l'affirmer d'avance¹.

Le grec moderne peut donc servir à faire connaître plus à fond le grec ancien; quelquefois il peut offrir l'explication inattendue d'un passage obscur², et même épargner à de savants traducteurs quelques contresens³. Enfin, en parlant le grec moderne et en l'enten-

¹ De la même cause dérive ce fait très-curieux, que, des dialectes de la Grèce antique, celui qui domine dans la prononciation actuelle, c'est le plus ancien de tous, le dialecte éolien.

² Le sens du mot *νομιδης*, dans Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 687, est expliqué par le nom de *nomai*, que les paysans donnent encore aux tuyaux qui reçoivent l'eau du Céphise. Voy. le *Voyage* de Stephani, p. 101.

³ M. Artaud dans *les Chevaliers*, v. 120, a traduit *potérion* par *du vin*. S'il avait eu l'occasion de demander un verre dans une auberge de Grèce, il aurait appris qu'un *verre* s'appelle *potiri*. *Potérion*, dans ce passage d'Aristophane, veut dire une coupe.

dant parler, on acquerra de la langue d'Homère et de Platon un sentiment pratique, et, pour ainsi dire, une intelligence vivante que rien ne saurait remplacer. Du reste, le grec moderne tend chaque jour davantage à se rapprocher du grec ancien, et dans quelques années le voyageur jouira presque complètement du plaisir d'entendre résonner à ses oreilles le langage qu'on parlait à Athènes il y a deux mille ans. Jamais, jusqu'à ce jour, un peuple n'a essayé de refaire sa langue, de remonter vers l'idiome antique de ses pères; c'est un spectacle qu'il était réservé à la Grèce contemporaine de donner. Cette tentative inusitée est d'autant plus intéressante, qu'elle est dictée aux Grecs par le sentiment et l'orgueil bien permis de leur nationalité glorieuse. Pour eux, la patrie, c'est le passé, il est naturel qu'ils y cherchent les titres de leur indépendance et la garantie de leur avenir. On aime à les voir rendre à leurs villes affranchies les noms qu'elles portèrent autrefois; ils veulent effacer le souvenir de la servitude et ressaisir les traditions de la gloire et de la liberté. Ces noms officiels sont acceptés par le peuple. Il en est de même pour la langue; non-seulement les savants s'empressent de suivre les pas de l'illustre Coray, qui, au temps de la captivité, préparait par la régénération de l'idiome populaire la régénération de l'esprit national; non-seulement les écrivains cultivés reviennent de plus en plus aux formes de la langue antique, à tel point qu'on peut lire quelquefois des pages entières écrites hier presque sans s'apercevoir qu'on lit du grec moderne; mais chaque jour les habitudes du grec ancien rentrent insensiblement dans l'usage universel.

Chez un peuple aussi plaideur que le peuple grec, on est bien sûr que les lois sont comprises par tous, et les lois ont été rédigées dans un idiome fort différent de ce qu'était le grec vulgaire avant la révolution. Plusieurs expressions usuelles sont remplacées par les expressions antiques; celles-ci, au moins, commencent à être entendues, et si j'ai eu le chagrin de trouver à Delphes un Grec qui ne comprenait pas le mot *thura*, porte, et n'entendait que le mot italien *porta*, en revanche, j'ai eu le plaisir de voir affiché à Éleusis un avertissement au sujet de certains chevaux égarés qui s'adressait évidemment à toutes les classes de la population, et dans lequel, au lieu du mot vulgaire *alagon*, cheval, on lisait le mot classique *hippos*.

Avant d'avoir recouvré leur indépendance, les Grecs n'osaient porter leur vrai nom, leur nom élégant et harmonieux d'Hellènes, ils le réservaient pour leurs aïeux, qu'ils croyaient avoir été des géants hauts comme les arbres des forêts, car le vague souvenir de la grandeur morale du peuple ancien s'était traduite grossièrement en une idée de grandeur matérielle. Eux-mêmes s'appelaient non pas Hellènes, mais enfants des Hellènes. Depuis qu'ils sont libres, ils ont senti qu'ils avaient le droit de reprendre leur nom. Tout le monde connaît le début du chant de Riga: « Allons, enfants des Hellènes..... » Riga lui-même ne donnait pas le nom d'Hellènes à ceux qu'il appelait à la liberté, mais qui n'étaient pas encore libres.

La guerre de l'indépendance a renouvelé le passé de la Grèce, les scènes de la vie homérique sont redevenues les scènes de la vie journalière. Les chefs sont

descendus de leurs montagnes, la chevelure flottante, portant leurs belles knémides : on s'est trouvé en pleine *Iliade*. On n'a vu que combats singuliers précédés de défis et d'injures, querelles pour le butin, lutttes terribles pour enlever le corps d'un brave ou dépouiller un ennemi mort de ses armes. Du reste, c'était le même genre de guerre. Les Grecs comme les Turcs combattaient toujours derrière un abri, et, quelle que fût leur bravoure, ne s'exposaient pas volontiers à découvert. Pâris aussi, quand il dirige sa flèche contre le fils de Tydée, se place derrière une stèle élevée sur un tombeau, comme un palicane aurait ajusté sa carabine derrière une pierre funèbre dans un cimetière turc. Cependant des chanteurs, des Homères inconnus, mais inspirés, célébraient ces faits héroïques dans la langue de leur vieil aïeul, tandis que les jeunes compatriotes des villes répétaient le chant de Riga, dont le début célèbre est emprunté aux *Perses* d'Eschyle.

Les héros de la Grèce moderne ont souvent offert des traits d'une ressemblance glorieuse avec les héros de la poésie antique. Par un hasard singulier, c'est un *Ulysse* (Odysseus), qui, à beaucoup d'égards, rappelait Achille. L'Achille moderne aux passions terribles, à la *colère fatale*, blessé dans son orgueil, se sépara des autres chefs, et se tint longtemps à l'écart, non sous sa tente, au bord de la mer, mais dans une caverne du Parnasse. Le vaillant Odysseus était célèbre dès sa jeunesse par la rapidité de sa course, comme le fils de Pélée. Il courait devant une voiture dont les chevaux étaient lancés au galop. On dit la même chose de Nikitas, aujourd'hui relégué dans l'île d'Égine, où je n'ai

pas vu sans émotion ce terrible capitaine, que ses exploits homériques avaient faits surnommer le *Turcophage*, se lever de la simple natte sur laquelle il prenait son sommeil. En sortant, mon guide me disait : « Aujourd'hui encore, il défierait à la course le cheval le plus rapide. » Il me citait, pour m'en convaincre, deux vers d'un chant populaire sur le vieux Nikitas, dont les *pieds sont des ailes*.

Le jour où je visitai les ruines de Mycènes, le caractère des lieux et des monuments ne fut pas pour moi le seul commentaire de la forte poésie d'Eschyle, et l'histoire contemporaine m'en offrit un non moins frappant. Ce jour-là, on m'avait montré dans le mur de l'église de Nauplie l'empreinte de la balle qui frappa Capo d'Istria, et qui partit d'une main armée comme celle d'Oreste, par le désir de venger un père. Le vieux bey du Magne, Pietro Mavromichali, dont je devais saluer quelques jours après la vénérable vieillesse ; Pietro-Bey, qu'il faut entendre raconter avec une simplicité sublime comment son grand-père, son père et lui-même ont battu les Turcs ; Pietro-Bey, qui n'avait peut-être pas assez oublié, sous un gouvernement jaloux d'effacer le passé récent de la Grèce, que les beys du Magne se contentaient d'offrir au sultan pour tout tribut vingt piastres à la pointe de leur sabre en lui disant : « Je te les donne, non que je te les doive, mais parce que telle est ma volonté ; » Pietro-Bey était en prison ; son frère Constantin et son fils George n'avaient pu obtenir sa grâce de Capo d'Istria. A l'heure de la messe, Constantin et George attendent le président à la porte de l'église ; le frère du vieux Mavromichali tire

sur l'ennemi des siens, qui tombe à ses pieds; le fils, avec le sentiment d'Électre criant à son frère tandis qu'il frappe Clytemnestre : « Redouble si tu peux ! » donne un coup de poignard au cadavre. Condamné, il demanda la faveur de baiser la main de son père avant de mourir. Cette grâce lui fut refusée; mais, quand il marcha au lieu où il devait être fusillé, on vit le vieux bey, en vrai descendant des Spartiates, paraître à la fenêtre de sa prison, et, sans larmes, sans paroles, bénir son enfant.

Ce récit m'eût ému en toute circonstance; il me frappa singulièrement dans ce jour, où j'étais plein d'Eschyle et poursuivi du souvenir d'Oreste. C'était, après tant de siècles, comme un écho de la voix d'airain de l'antique Melpomène qui retentissait à mes oreilles dans ce récit d'hier. La tragédie moderne était là près d'Argos en regard de la tragédie antique. Un même principe avait armé le fils d'Agamemnon et le fils de Mavromichali; c'était cette loi du talion qu'Eschyle exprime si énergiquement dans *les Choéphores* : vie pour vie, sang pour sang.

Ainsi, dans ce pays, les événements de l'histoire, comme les scènes de la nature, ramènent à cette vieille poésie grecque rajeunie par le spectacle des lieux et des mœurs qui l'ont inspirée. J'ai été surpris, je l'avouerai, de trouver en Grèce des vestiges si nombreux et si vivants de l'ancien caractère hellénique. Je les ai recueillis avec soin, avec respect, comme des monuments vénérables et des titres glorieux. En me livrant à ce travail, avant tout littéraire, j'ai cru faire encore autre chose qu'*illustrer* la poésie antique : j'ai voulu en

même temps montrer que les Hellènes d'aujourd'hui sont les descendants légitimes des Hellènes d'autrefois, et cela peut avoir quelque importance. Ils doivent leur liberté à leur nom. L'Europe s'est émue en leur faveur à cause de leur passé; tout ce qui se rattache à ce brillant passé peut concourir à assurer leur avenir.

Je ne me flatte point que ces notes rapides d'un voyageur soient destinées à servir en rien cet avenir, je dis seulement dans quel sentiment j'ai écrit. Les Grecs, d'ailleurs, n'ont plus besoin que les encouragements leur viennent du dehors; ils ont maintenant une tribune nationale, cette tribune qui ne s'était pas relevée depuis Démosthène, et où un Grec aimé de la France, le patriote Jean Colettis¹, vient de faire entendre de si nobles paroles. Que les Grecs reprennent complètement la tradition de leur génie, et puissent-ils, c'est le vœu par lequel je termine ces rapprochements entre l'antique poésie et la réalité contemporaine, puissent-ils avoir une histoire qui soit, non plus seulement le commentaire, mais la seconde édition de leur ancienne histoire !

¹ Ceci a été écrit en 1844. En 1847, Colettis a prononcé de nobles paroles que la Grèce et la France ont répétées; mais, hélas ! il les a prononcés sur son lit de mort.